

ASSEMBLEE GÉNÉRALE du 23 mars 1945

Commémoration des morts de la guerre
par le Président Leon BEAULIEUX

Mesdames, Messieurs, mes chers Amis,

En ouvrant cette séance, j'ai tout d'abord le devoir de vous transmettre les regrets de plusieurs de nos membres qui, retenus par les obligations diverses, n'ont pu se joindre à nous aujourd'hui, ceux tout d'abord de notre très cher président d'honneur, M. Paul BOYER, qui nous a fait tenir de Cormery le message suivant: "De cœur et de pensée avec vous tous, en intime communion de gratitude envers notre président et d'espérance pour l'heureux développement de notre Association." Se sont également excusés Mme HLA-DORGE, M. André MIRABEL, Pierre PASCAL, Maurice MERCIER et SIKASIBANDHA.

notre éminent vice-président, M. GAUDEFROY-DEMOMBYNES, membre de l'In-

L'Assemblée générale à laquelle nous vous avons conviés aujourd'hui, mes chers camarades, est la première que notre Association ait pu tenir depuis 1940. S'étant refusée à solliciter du gouvernement le Vichy l'autorisation de continuer ouvertement son action, elle ne l'avait pas pour autant abandonnée, et en fait elle a continué de fonctionner, elle aussi dans la clandestinité, à partir de mai 1941.

Aujourd'hui, en se présentant pour la première fois devant vous après les années douloureuses, votre Président veut que son premier geste, que sa première parole soient un hommage à la mémoire de ceux et de celles d'entre nous qui ont disparu dans la tourmente. La liste, hélas, en est longue et nos premiers deuils datent déjà de la fin de 1940... Que dis-je? Pas avant la guerre, le corps professoral de l'Ecole avait perdu l'un de ses maîtres les plus dynamiques en la personne de Fuscien DOMINOIS, professeur de tchèque, qui avait prouvé qu'à la ferveur de son attachement à la Bohême ressuscitée en combattant avec les légions slovaques, en 1918. Terrassé par une attaque dans le hall de la gare de Lyon, le 1939, DOMINOIS mourait quelques heures après, succombant de façon non douteuse au bouleversement qu'il avait provoqué en lui l'entrée dans Prague des premiers contingents hitlériens. Après l'invasion, le premier qui nous fut enlevé fut Marcel GRANET, mort lui aussi à la suite d'une attaque, le 25 novembre 1940. Un mois plus tard, le 27 décembre, c'était le tour d'Edmond DESTAING, et il ne devait pas être le dernier.⁽¹⁾ J'ai encore et je garderai longtemps présent à l'esprit le souvenir de cette pluvieuse et triste après-midi du 30 décembre 40, où alors que nous quittions le cimetière de l'Hay, commentant la cause, pour nous non douteuse, de ces deux morts si brutales et si proches l'une de l'autre, un collègue vint nous apprendre la fin tragique de Marie-Louise SJOESTEDT-RENOU, ancienne élève de l'Ecole, victime elle aussi, mais victime certaine, consciente et volontaire de l'invasion.

Et voilà que deux mois plus tard, à l'aube de l'année 1941, l'Association était de nouveau frappée, plus directement et plus cruellement encore, en la personne de son premier président effectif, Joseph HACKIN, glorieusement perdu en mer avec son héroïque épouse, Ria BACAIN. Des voix plus autorisées diront ailleurs quel fut le mérite scientifique de Joseph HACKIN. C'est ainsi que vous pourrez lire, dans le numéro d'avril de la Revue de Paris, un article magistral dû à la plume de M. René GROUSSET. De ce bel éloge funèbre, dont mon éminent collègue a bien voulu me communiquer les bonnes feuilles, j'ai retenu les quelques notes biographiques que voici.

Né "aux marches de l'Est", dans le Grand-Duché de Luxembourg, Joseph HACKIN avait fait à Paris toutes ses études supérieures, affirmant dès la vingtième année, en même temps qu'un goût très vif pour

que la mienne

d'orientaliste, qui devait bientôt absorber toute son activité de savant et d'homme d'action. Diplômé de l'Ecole des Sciences politiques en 1907, il entrait, cette année-là même, en qualité de secrétaire, au Musée GUIVET, où devait se dérouler toute sa carrière. C'était pour lui le poste rêvé, puisque, sous la bienveillante tutelle de M. Emile GUIMET, fondateur et directeur de cet établissement, qui devait jouer un si grand rôle dans l'histoire de l'orientalisme français, il avait tout en s'initiant de par l'exercice de ses fonctions même, aux questions qui déjà le passionnaient, toute latitude pour acquérir à l'Ecole des Hautes Etudes les notions de sanskrit et de tibétain qui lui seraient plus tard indispensables. En 1911, il obtenait le diplôme de l'Ecole des Hautes Etudes pour ces deux langues, en même temps qu'il affirmait déjà sa maîtrise dans le domaine artistique et archéologique par une publication remarquée sur L'art tibétain. En 1913, sa nomination au poste de conservateur, le libérant des fonctions purement administratives de secrétaire, va lui permettre de se livrer désormais tout entier aux études qui le passionnent.

Un an plus tard, c'est la guerre. Dès le début des hostilités, HACKIN signe un engagement volontaire et prend part, comme soldat de 2ème classe, à la bataille de la Marne. En mars 1915, il est promu ~~à~~ sous-lieutenant. Deux blessures, une citation lui valent bientôt le deuxième galon et c'est comme lieutenant qu'il combat sous Verdun, à Thiaumont. Puis, il est affecté à l'armée d'Orient, où il termine la guerre, obtenant la croix de la Légion d'honneur pour ses magnifiques états de services.

C'est alors que, M. Emile GUIMET étant mort en novembre 1918 et son collègue MORET étant passé au Collège de France, Joseph HACKIN est nommé directeur du Musée. En 1919, en vue de faciliter les voyages en Afghanistan que déjà il envisage, il s'inscrit à l'Ecole des Langues orientales comme élève du cours de russe et acquiert de cette langue une pratique qui bientôt lui sera précieuse.

C'est en 1924 qu'il effectue son premier voyage en Afghanistan, où il étudie les fresques de Bâmiyan, sur lesquelles il publie des travaux qui font sensation dans le monde savant.

En 1930, Joseph HACKIN part pour une seconde mission en terre afghane, accompagné cette fois de sa jeune femme, "Lorraine de la Mo-selle retrouvée", dit M. René GROUSSET, et, comme son mari, passionnée d'art et d'archéologie. Arrivés à Caboul en pleine révolution afghan, ils rejoignent à la légation de France le petit groupe des Français, auquel vient bientôt se joindre Mme Andrée VIOLLIS, qui, elle, venait de Moscou par avion. Dans un récit plein de mouvement et de couleur, qui a fait date, Andrée VIOLLIS a montré Joseph HACKIN dans le feu de l'action, revolver au poing, magnifique de bravoure et de calme d'écision. Cette mission au début tourmenté devait se prolonger durant quatre années, au cours desquelles Joseph HACKIN fut appelé temporairement -en 1932- à la direction de la Maison franco-japonaise, à Toyo. Mais ce n'était là qu'un intermède, et c'est chargée d'un riche butin de pièces d'art afghan d'un prix inestimable - verres peints, relief d'ivoire, etc. en partie découverts par Mme HACKIN, que la mission rentre à Paris en 1934. A quelque temps de là, au cours d'une soirée spécialement organisée au Musée Guimet pour notre Association par son Président, Joseph HACKIN, fut projeté, avec commentaire de l'auteur même de ces découvertes, le beau film rapporté de cette mission par Mme Ria HACKIN. Ceux d'entre nous qui ont eu le privilège d'assister à cette prestigieuse évocation d'une civilisation disparue depuis de longs siècles en ont conservé un impréissable souvenir.

Pâques 1939 marqua le départ de Joseph HACKIN et de Mme Ria HACKIN pour une nouvelle mission en Afghanistan, mission qui, hélas, devait bientôt tourner court. L'ouïe éclata la guerre, HACKIN sollicita instamment la faveur de rentrer en France pour aller se battre, mais on estima en haut lieu que l'intérêt du pays exigeait sa présence en Asie même, où personne ne pouvait remplir avec une égale autorité les fonctions qui lui étaient dévolues. En mai 1940, toutefois,

ce vient le frapper comme un coup de foudre.

Son parti d'ailleurs est vite pris. Une seule voix peut trouver audience près de ce patriote au cœur pur - celle du grand Français qui, de Londres, au lendemain même du honteux armistice, proclame à la face du monde que la France envahie ne se reconnaît pas vaincue, et qui appelle à lui tous ceux qui entendent ne pas rompre le combat. Oui, HACKIN est de ceux - et quelle fierté n'est-ce pas pour nous? - qui, dès le premier jour, dès la première heure, ont envoyé au général GAULLE leur adhésion enthousiaste, de ceux qui pas une seule minute n'ont douté de la victoire, aujourd'hui toute proche, et qui, de tous les coins du monde, ont rallié le Chef à son poste de combat. Me-prisant les offres de Vichy, qui voudrait l'installer comme ministre dans cette légation de Caboul si vaillamment défendue par lui en 1930, HACKIN s'embarque à Bombay pour l'Angleterre et, dès son arrivée à Londres, se met à la disposition de la France libre. Et dès lors, nous pouvons, à intervalles réguliers, entendre à la radio cette voix ardente qui, avec une logique passionnée, expose à tous les Français les raisons qui leur font un demeoir d'espérer et de croire à la Victoire quand même.

Un jour vient cependant où le général de GAULLE fait appel à lui pour lui confier une mission en Asie. HACKIN s'embarque avec sa femme pour rejoindre le poste qui lui a été assigné. Mais, le 24 février 1941, le paquebot qui les porte est torpillé au large du cap Finisterre. C'est le drame - et je laisse ici la parole à M. René GROUSSSET. "Une première torpille avait atteint la coque. Des chaloupes furent hissées à la mer. Les rares rescapés qui y avaient pris place ont dit avoir vu le commandant HACKIN et Madame HACKIN côte à côté, debout à l'avant du navire. Une seconde torpille, atteignant les soutes, provoqua l'explosion." Ajoutons à ce tragique récit de M. René GROUSSSET que le voile de mystère qui entoure cette mort a permis la propagation d'un bruit qui circulait encore au printemps de 1944 et d'après lequel HACKIN et Madame HACKIN auraient été sauvés. Ainsi il n'aura pas manqué à la gloire de HACKIN même cette apparence de survie que la rumeur populaire confère volontiers aux grands hommes aux personnages illustres, comme si l'idée de leur mort ne pouvait être acceptée...

24 février 1941 - retenons pieusement cette date - retenons aussi la suprême image que nous avons du héros, image dans laquelle nous pouvons voir un émouvant symbole : "debout à l'avant du navire ..." Ainsi, il ne cherche pas à fuir la mort : il l'accepte - que dire? il s'offre à elle, il fait volontairement le sacrifice de sa vie qui pourtant lui offrait encore de longues et fécondes années d'activité... Pour nous, nous avons fait en lui une perte irréparable. Car cet homme, d'une bienveillance sans bornes, d'une égalité d'âme jamais démentie, était foncièrement bon, toujours indulgent aux jeunes comme aussi aux humbles, qui toujours trouvaient en lui un défenseur, un chef prêt à les comprendre et à les soutenir. Aux séances de notre Conseil d'administration, qu'il avait toujours à cœur de présider lui-même lorsqu'il était à Paris, il se penchait toujours avec sollicitude, avec tendresse sur les cas dououreux qui lui étaient soumis, toujours soucieux de faire l'impossible pour les soulager et les adoucir. Administrateur prudent autant qu'expérimenté, il excellait à trouver des solutions ingénieuses et sûres aux problèmes financiers que nous avions à résoudre.

C'est pourquoi, soucieux de perpétuer son souvenir parmi nous, notre Conseil d'administration a décidé de dédier à sa glorieuse mémoire, en même temps qu'à celle de sa vaillante épouse et à celle de nos camarades morts pour la France de 1939 à 1945 le premier numéro de notre Bulletin. D'autre part, faisant sienne une idée dont l'heureuse initiative est due à M. Jean DENY, administrateur de l'Ecole, le Conseil a demandé que le nom de Joseph HACKIN soit donné à la salle dans laquelle ont lieu les séances du Conseil d'administration de l'Association : ainsi sera perpétuée parmi nous la mémoire de ce grand Président à qui notre association doit tout et auquel qui se

Ainsi, sept mois après l'armistice, le 24 février 1941, l'Association, comme frappée à la tête, perdait son chef. Un an après, presque jour pour jour, le 23 février 1942, tombait à son tour le premier de nos "résistants", notre camarade Boris VILDE, diplômé de japonais l'année même de la guerre, inscrit au cours de finnois également en 1939. Vous avez tous lu, il y a quelques semaines, dans les Lettres françaises, l'étonnant article, accompagné d'un beau portrait, que Clau de AVELLINE, son compagnon de lutte, a consacré à Boris VILDE et où il retrace, en touches rapides et puissantes, son action si diverse et si audacieuse, sa brusque disparition, en pleine place Pigalle, au milieu de l'après-midi, vers la fin de mars 1941, à la suite de la trahison d'un misérable Judas, sa longue détention à Fresnes, tandis qu'une instruction interminable se traînait jusqu'à la fin même de l'année. Puis, du début de janvier au 17 février 1942, nos souvenirs personnels viennent s'ajouter au récit d'AVELLINE, car les échos du procès, qui se déroulait au Chercy-Midi, parvenaient jusqu'à nous, colportés de bouche en bouche. Comment oublier les alternatives de crainte et d'espoir par lesquelles nous passions, suivant les dépositions successivement enregistrées, avec, comme épilogue, après le verdict, hélas trop prévu, les tentatives désespérées faites en dernier lieu pour arracher aux "juges", ou plutôt aux autorités supérieures, une mesure de clémence? Tentatives restées vaines, vous le savez. Et finalement, le 13 février, l'affreuse tragédie - la suprême et atroce déception infligée à VILDE, qui, dans son journal intime, avait rêvé pour ce jour-là d'une dernière vision de la nature. "Si je suis fusillé, écrit-il, j'espère que ce ne sera pas dans une cave, mais en plein air, dans un grand champ, à la rose lumière de l'aube." Et en réalité, ce fut, à cinq heures du soir, alors qu'il faisait déjà nuit, la périlleuse descente dans un fossé du Mont Valérien, les glissades sur la pente glacée, avec des gestes d'acrobate pour ne pas perdre l'équilibre. Mais en dépit de toute cette horreur, la Marseillaise soudain s'élève, entonnée par VILDE et ses compagnons...

Telle fut la fin de notre camarade Boris VILDE, citoyen russe de souche estonienne, de qui ce n'est pas assez de dire qu'il avait été "naturalisé Français", ni qu'il avait fait dans une unité française combattante toute la campagne jusqu'à l'armistice, mais qui avait, lui, véritablement élu la France pour sa patrie, qui l'avait adoptée comme sienne, cette France, "sa" France, comme il aimait à dire parfois. Entré par son mariage dans une famille universitaire portant un nom illustre, il avait trouvé en celle qu'il avait élue une compagne qui sans effort s'était égalee au niveau de sa grandeur morale et qui sut opposer au coup affreux qui la frappa une force d'âme vraiment cornélienne - fait d'autant plus admirable que, quelques mois après, sa propre soeur, frappée du même deuil par la mort de son mari, tué sur le front d'Italie, accepta elle aussi cette terrible épreuve avec un égal héroïsme.

A quelque trois mois de là, - mais nous ne l'avons su qu'assez longtemps après - nous faisions une nouvelle et très cruelle perte en la personne de Jean FRČEK, fusillé à Prague par les Allemands. Jean FRČEK nous appartenait à un double titre, d'abord comme ancien élève, car il avait suivi pendant deux ans le cours de russe, alors professé par M. Paul BOYER, puis en qualité de répétiteur de tchèque, fonction qu'il exerça de 1925 à 1930. Rentré ensuite dans son pays, Jean FRČEK fut nommé directeur de la Bibliothèque slave de Prague. Docteur de l'Université de Prague, il s'était consacré tout spécialement à l'étude du vieux bulgare. Il avait publié en 1931 dans la Patrologia orientalis, alors dirigée par Mgr GRAFFIN, une belle édition critique, accompagnée d'une traduction française, de l'Eucologe du Sinaf. Profondément affecté par l'asservissement de sa patrie, il n'avait pu réprimer le soupir de délivrance que lui avait arraché l'exécution par des patriotes du gauleiter HEYDRICH : c'en fut assez pour le conduire au patibule.

une nouvelle victime : Charles STEBER. STEBER, que ses convictions politiques avaient amené chez nous pour apprendre le russe, alors qu'il n'était plus un jeune homme (il avait fait la guerre de 1914-1918), avait abandonné sur le tard une carrière musicale et artistique préparée par de bonnes études au Conservatoire de Lyon, où il avait suivi les classes de chant. Lié d'amitié avec Guy ROPARTZ, avec Silvio LAZZARI, il s'était vu attribuer par celui-ci un rôle important dans La Lepreuse, lorsqu'elle parut pour la première fois sur la scène de l'Opéra Comique. Mais, entré en contact avec les milieux ouvriers, il voulut connaître la Russie et c'est alors qu'il vint fréquenter le cours de Paul BOYER. A peine a-t-il assimilé les notions indispensables à un voyageur, STEBER part pour la Russie; puis, dès qu'il a consolidé sur place sa pratique de la langue et acquis une connaissance suffisante des hommes et des choses de Russie, il s'agrége à une mission d'exploration en Sibérie. Il en rapporte bientôt un livre d'une belle tenue scientifique et fort prisé, aujourd'hui encore, des géographes, sur La Sibérie et l'extrême nord soviétique, ouvrage publié chez Payot en 1935. Rentré en France en 1939, l'ancien combattant de 1914-1918, décoré de la croix de guerre, est un des premiers, après l'armistice, à s'affilier à une organisation de résistance et déploie dans la région parisienne une activité qui ne tarde pas à attirer sur lui l'attention de la Gestapo. Arrêté à Lagny en octobre 1943, il est emmené à Fontainebleau, où l'on s'éventue à le faire parler. Mais STEBER est de la trempe des héros, à qui les pires tortures ne peuvent arracher un seul nom. Peut-être, dans la nuit, a-t-il recours à la capsule secrète que maint résistant tient en réserve pour se garder lui-même d'une éventuelle défaillance devant la douleur physique... Toujours est-il qu'au matin du 23 octobre, ses bourreaux le trouvent mort dans sa cellule. Mais c'est un cadavre aux membres rompus qu'il rendent aux siens.

Mais voici juin 1944: le débarquement des alliés a réussi et la France déjà tressaille d'espoir, suivant avec une attention passionnée les progrès des premiers groupes de blindés américains. En maint endroit, l'inquiétude qui déjà tenaille les Allemands tourne à la fureur aveugle. Le 23 juin, au village de Mary, en Saône-et-Loire, une troupe armée envahit la ferme des époux BERTRAND. On trafne dans la cour toute la famille et on l'aligne au mur. Une salve retentit... la famille entière est massacrée. Au nombre des victimes se trouve Claude BERTRAND, élève de l'Ecole Normale Supérieure, en même temps élève de première année du cours de russe : il n'a pas 23 ans!

Est-ce tout? - Non, hélas! Au fur et à mesure de l'avance des troupes alliées et des contingents français en Allemagne, des camps de prisonniers et de déportés sont peu à peu libérés : déportés et prisonniers commencent à rentrer en France, mais ils apportent d'affreuses nouvelles. On apprend ainsi que, déportée en août 42, Deborah LIFSHITZ, ancienne élève des cours d'arabe et d'abyssin, a succombé au début de 1944, au camp d'Auschwitz. Spécialisée dans l'étude de l'amharique, elle avait fait de brillants débuts dans l'enseignement de cette langue et avait publié, en 1940, chez Maisonneuve, un beau recueil de Textes éthiopiens marico-religieux, avec traduction française.

A peu près en même temps qu'elle, croit-on, décédait, dans un camp jusqu'ici non précisé, Mme Jacoba VAN DER LEE, de nationalité néerlandaise, ancienne élève des cours d'arabe, qui préparait pour l'Ecole des Hautes Etudes une thèse sur l'ouvrage de Djahfiz intitulé Eloge des Turcs et, pour la Bibliothèque de l'Ecole, la mise à jour du Catalogue des manuscrits orientaux conservés à l'Ecole, catalogue dressé il y a quelque vingt ans par le rabbin DANON.

Décédée elle aussi dans un camp, Mme Annie de MONTFORT était ancienne élève du cours de polonais. On peut dire en effet que, depuis des années, elle ne vivait que pour la Pologne. Peut-être ses ascendances arméniennes la prédestinaient-elle à ce supreme sacrifice, qui couronne dignement une noble existence tout entière.

martyre comme l'Arménie.

Parmi les déportés dont on est encore sans nouvelles, et dont le sort inspire les plus vives inquiétudes, il faut citer d'abord et avec une mention toute spéciale, que justifie une profonde gratitude, Madame Henriette NEYMARCK, déportée en mai 1943. Mme NEYMARCK, en effet, a été, durant la période de constitution de l'Association, la cheville ouvrière de cette création, qui, on peut le dire, est en très grande partie son œuvre. On est également sans nouvelles depuis sa déportation de M. Michel BITAR, qui fut, pendant de longues années (de 1907 à 1939) répétiteur des cours d'arabe oriental et d'arabe littéral, et donc le maître d'un grand nombre de membres de l'Association (1).

Après ce groupe dououreux des martyrs, dont la mémoire est associée en nous à des images et à des tableaux devant lesquels la raison se révolte, j'ai à évoquer maintenant celui des héros. Non pas certes que cette qualification ne doive aussi s'étendre aux grands morts que j'ai nommés plus haut, car à l'égal des premiers ils ont droit eux aussi à figurer dans la glorieuse cohorte des héros auxquels nous devons un impérissable culte. Mais à ceux dont je vais parler maintenant, je les appellerais volontiers les héros radieux, car de leur mort, que n'assombrit aucune vision d'horreur, irradiie une éclatante et pure lumière. Ce sont ceux-là à qui nous songeons quand nous relisons les vers sublimes consacrés par HUGO à "ceux qui, pieusement, sont morts pour la patrie" ou les vers immortels de PEGUY :

Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre,

Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés !

Heureux, oui, sans doute, ces héros tombés dans la fleur de la jeunesse, de cette mort que les anciens considéraient déjà comme une faveur des dieux ! Mais nous, qui les perdons, comme il nous est dur d'accepter cette mort, qui, selon le mot émouvant d'un grand écrivain slave (2) "nous laisse d'autant plus inconsolables que nous les savions bons et purs".

Nommons ici les premiers ceux qui, en mai-juin 1940, payèrent de leur vie la gloire d'avoir du moins sauvé l'honneur, en luttant désespérément pour contenir et tenter de refouler l'envahisseur : le capitaine d'active Albert de LOUCHEMAN; Pierre ARCHINARD, agrégé de l'Université, diplômé d'hindi et d'arabe littéral; le lieutenant Paul MIDAN, diplômé d'annamite, professeur en Indo-Chine, connu déjà par de beaux travaux sur le folklore annamite; le lieutenant François THURET, russisant distingué, traducteur inspiré de POUCHKINE, mort pour la France comme avant lui son frère aîné, tué au cours de la première guerre mondiale.

Ensuite, le groupe de ceux, plus heureux, qui tombèrent dans les combats pour la libération, avec, dans les yeux, l'enivrante vision de l'ennemi en déroute, et tout d'abord Pierre PROST, dont nous savons seulement qu'il fut tué en Italie. Puis le capitaine Jean PREVOST, tué en juillet 44 dans le maquis du Vercors, dont il était depuis plus d'un an un des animateurs. Ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, écrivain de talent à qui ses souvenirs de la "dix-huitième année" avaient valu une præcoce et légitime notoriété, Jean PREVOST nous avait fait l'insigne honneur ~~de~~ se souvenant d'avoir été l'élève de Jean PSICHARI au cours de grec moderne. Et quand avait-il eu cette pensée ? — En juin 43, et p c'est du bureau de poste de Meylan, petit village des environs de Grenoble, qu'il expédia le mandat par lequel il me fit tenir sa cotisation de membre à vie de l'Association. Ainsi cet homme de lettres, cet nommé de plume, qui, à 44 ans, avait tout quitté, et Paris, et les siens, et

(1) Ces inquiétudes n'étaient, hélas ! que trop justifiées, car nous avons appris depuis, de façon certaine, que Mme Henriette NEYMARCK et M. Michel BITAR sont effectivement décédés en 1944. — Nous avons appris en même temps qu'à ce douleur martyrologique il faut encore ajouter les noms de Samuel MIZISCH, ancien élève du cours de chinois, mort dans les

Et malheureusement que nous avons élevé nos armes vers celles de nos
chères morts, jâissons un retour sur nous-mêmes et demandons-nous com-
ment nous pourrions leur prouver que la sublime Legon du Jésus nous ont
dommee en la payant de leur vie et en la siégeant de leur sang, ne res-
ter pas pour nous Lette supreme Legon, il peut que
Legon, c'est avant tout la nécessité du déroulement et du sortilège,
se dévouer à une cause, à une idée, à cet programme fait le vœu
d'y consacrer toutes ses forces, toute son énergie, de s'y consacrer
soi-même tout entier, fait-ce au prix du supreme sacrifice. Eh bien,
c'est précisément ce sublime exemple que nous ont laissé nos cheva-
lours révés, ils ont tout donné, ils ont donné leur jeunesse, leurs idées,
leur corps, leur vie, leur morts, leurs morts, leurs morts, leurs morts,
sauver le pays de l'invasion, les autres pour le libérer après l'occa-
sion; c'est pour préparer l'avènement d'une ère de justice sociale,
c'est au contraire pour secourir une noble nation une fois de plus sacrifi-
ée, mais à l'esprit de conquête.

écrites à leurs proches, soit dans des notes journalières où se reflètent leurs réflexions les plus intimes : ainsi cet émouvant dialogue composé par VILDE dans sa prison), où il fait parler tour à tour les deux "moi" qu'il discerne en lui, celui qui tient encore à la vie et celui qui est déjà prêt à la mort. Il faudra qu'on secouille un jour dans un livre d'or - livre qui, hélas ! sera maculé de sang. - ces 2 lettres de nos martyrs, lettres dont plusieurs ont déjà paru ça et là dans la presse et dont les auteurs sont unanimes à écrire, comme s'ils s'étaient concertés : "Je ne regrette rien; je le ferai encore si c'était à refaire !" "Pour que la vraie France puisse un jour revivre, écrit VILDE, il faut des sacrifices. Crois-moi, ajoute-t-il, s'adressant à son "double, il n'y a pas de sacrifices inutiles."

Eh bien, nous avons le devoir, le devoir imprescriptible que nous impose le respect de ces grands morts, d'accorder nos coeurs avec les leurs, de nous hausser à leur niveau et de prendre pour règle les exemples qu'ils nous ont donnés. Il n'est personne parmi nous qui croirait avoir fait son devoir envers eux s'il se bornait à une admiration toute platonique. Nous avons devant nous une tâche immense et urgente à accomplir. Et la douleur qui nous étreint aujourd'hui en pensant à nos morts, parce que nous les aimions et que nous souffrons de ne plus les voir parmi nous se doublera demain du regret de ne plus pouvoir compter sur eux pour reconstruire la France, cette France qu'ils avaient rêvé de refaire plus belle et plus forte et plus juste. Que ne pouvions-nous espérer d'eux, en effet, s'ils avaient pu, comme il eût été légitime, prendre en main les leviers de commande dans la France de demain? Que n'eussions-nous pu attendre d'hommes et de femmes de cette trempe, d'un HACIN, d'un VILDE, d'un SIEBER, d'une Annie de MONTFORT, d'un François DENY, d'un Jean MASSE - mais ne devrais-je pas ici de nouveau les nommer tous?

Hélas, nous ne les avons plus ! Mais allons-nous pour autant nous borner à d'amers et stériles regrets? Allons-nous nous résigner à leur absence comme à une perte irréparable? Non certes : résignation est un mot qu'ils avaient banni de leur vocabulaire, contre lequel ils protestaient avec indignation et que nous aussi nous devons rayer à jamais du nôtre. Notre devoir est clair : il nous faut les remplacer, et pour cela nous évertuer à nous rendre dignes les grands exemples qu'ils nous ont transmis comme un legs suprême.

Il faudra désormais qu'en pénétrant dans nos salles de cours, au fronton desquelles doivent être inscrits leurs noms glorieux, chacun de nous se dise: "Je veux travailler de toutes mes forces à accomplir la tâche qui m'incombe pour que la France revive; je veux faire tout mon devoir, plus même que mon devoir." C'est à cette seule condition, en effet, que nous pouvons espérer nous rendre maîtres des tâches quasi surhumaines qui nous attendent. Il est nécessaire que chacun de nous s'inspire de cette loi suprême, que même lorsqu'on a fait loyalement, consciencieusement tout son devoir, on n'a pas assez fait encore. La règle de notre action devra être de viser toujours plus haut et toujours plus loin, d'aller toujours au-delà du terme fixé. Se dépasser soi-même, se dévouer au bien commun, lui sacrifier commodités, petits intérêts personnels, telle doit être notre règle de vie. Sursum cora ! mes jeunes camarades! Disons-bien que le dévouement est une des formes de l'esprit de sacrifice et que sans dévouement, rien de grand ne se fait. Disons-nous bien que l'égoïsme, le plat utilitarisme, tant dans les relations sociales, dans les relations d'homme à homme, de classe à classe, que dans les relations internationales, est une lèpre qui annihile et rend irréalisables les nobles conceptions de justice sociale, de justice internationale qui s'imposent aujourd'hui à toute âme généreuse. La France doit revivre non pas seulement pour elle-même, mais pour que dans l'univers de demain, toutes les nations, les petites à l'égal des grandes, puissent s'épanouir dans l'indépendance et dans la paix. Le jour où l'on pourrait dire qu'en France personne n'est plus capable de "mourir pour Dantzig" ou pour Prague, ce serait à désecréer de tout. Mais, grâce à Dieu, nous n'en sommes pas là et le douloureux obituaire d'aujourd'hui en est la preuve. Inspirons-nous donc des grands exemples que nous ont données nos chers morts et il y aura de nouveau place dans le monde pour une France rayonnante, aimée et respectée.